

Pierre Kalfon

Amour (pas) toujours

récits

PONT 9

Avant-propos

L'amour ? Mille poncifs, mille clichés depuis l'origine du monde. Du classique. Tout vient-il du coup de foudre initial, celui de Phèdre : *je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue* ? Certainement pas. La chose est moins fréquente qu'on ne l'imagine.

Le simple quotidien, banal, anodin, organise des rapprochements qui souvent se prolongent par vie en couple, -mariage, pacs, compagnonnage... La plupart pensent que l'amour, c'est cela. Pas toujours bien sûr, mais pourquoi pas.

La rencontre érotique, elle, est une autre affaire. Elle est le fruit du pur hasard. N'est pas appelée à durer. Une heure ou deux, une nuit, un mois, une saison. Jamais au-delà. Ces amours brèves sont habitées par le sexe mais ne s'y confondent pas toutes. Elles sont intenses, éclatent, flamboient et finissent par s'éteindre plus vite qu'on ne le croit. Elles ne s'effacent pas pour autant. Parce que, surgies de l'inattendu, de l'insolite ou du cocasse, elles laissent une marque dans la mémoire. C'est le témoignage de ces réminiscences inoubliées qui fait l'objet de ce livre.

A force d'écouter de mes ami(e)s l'histoire dont chacun(e) avait gardé le souvenir, j'ai été frappé

par l'universalité profonde de ces passions fugaces, qu'elles se déroulent en Sibérie ou au fond de l'Afrique. Je me suis attaché à ne raconter que ce qui m'a été conté, égayé à l'occasion par un éclat de rire. J'ai tenté de donner chair et couleurs à ces récits vécus dont j'ai respecté l'anonymat.

Dans le florilège assez gaillard de ces aventures véridiques, cultures et nationalités s'enchevêtrent avec bonheur. Toutes, au bout du compte, rappellent que partout hommes et femmes obéissent aux mêmes désirs, aux mêmes pulsions. Toutes participent d'une sorte de rêve associé aussi bien aux mille et une nuits de Shéhérazade qu'aux caprices libertins du XVIII^e siècle. Le plus prosaïque, le plus cru côtoie le poétique, le fragile, l'authentique. C'est là une autre manière de dire les choses de la vie.

Homage à la haute couture

*« L'érotisme implique une revendication
de l'instant contre le temps. »*

Simone de Beauvoir

Clément, étudiant en médecine

Je n'avais pas encore mon titre de docteur en médecine, mais j'avais réussi le concours de l'Internat. Cela me permettait d'avoir, parfois, une demi-journée de libre. Je filais alors sans hésiter vers les Champs-Élysées où j'adorais flâner.

Nous étions vers la mi-avril. Le soleil était encore haut. En descendant vers le Rond-Point, j'aperçus, atablée seule, à la terrasse d'un grand café, une jeune femme, blonde, élégante, l'air distingué. À côté d'elle une table était libre. Je m'y installai, souriant à cette jolie voisine. Elle répondit à mon sourire. J'engageai alors la conversation. Était-elle lasse d'être seule devant son Perrier-citron ? Ou bien en veine d'échanges avec un Parisien ? Elle fut prompte, en effet, à m'informer dans un français hésitant mais correct, qu'elle était Allemande, qu'elle habitait Düsseldorf et que, arrivée par l'avion du

matin pour faire quelques achats, elle repartait dans la soirée. A ses pieds était posé un long carton où je déchiffrai un mot, mystérieux pour moi : Givenchy.

Tout en parlant, elle tripotait machinalement un ticket du genre Paris-tourisme :

« C'est pour occuper mon après-midi », expliqua-t-elle.

Elle me plaisait déjà. Ses cheveux courts, sa conversation enjouée, lui donnaient un petit air primesautier. Dans ses yeux verts je surpris une envie de bouger. Je lui appris que je terminais ma médecine et que je m'appelais Clément, « pour vous servir. » Ma voiture, une modeste Twingo, était garée non loin.

« Si vous le souhaitez, je suis libre aujourd'hui et je serais ravi de vous faire découvrir les beautés de Paris... »

Elle accepta volontiers.

Avant de s'accommoder dans ma guimbarde peu confortable, elle me pria de ranger soigneusement dans la malle le grand carton qu'elle trimbalait.

« Commençons par le classique des classiques, lui dis-je, la Tour Eiffel vue du meilleur des panoramiques. »

En roulant vers le Trocadéro, je lui énonçai le nom des monuments dans les avenues que nous traversions. Le hasard me fut favorable, je pus me garer à deux pas du musée de l'Homme. Du large parvis qui séparait la bâtisse de son homologue, le Palais de Chaillot, la vue était exceptionnelle dans la lumière printanière. On dominait presque la Tour Eiffel dans son entier avec les escaliers et les fontaines dégringolant vers la Seine et, au travers de la Tour, le vaste Champ-de-Mars s'étirant au loin jusqu'à l'architecture sobre de l'École militaire.

Quand elle s'éloigna de quelques pas pour prendre les traditionnelles photos, j'admirais en silence la silhouette légère de cette demoiselle et combien, plantés sur ses chaussures à talons, ses mollets étaient bien tournés. Sans vergogne, je la déshabillais du regard. Se retournant brusquement vers moi, surprit-elle dans mes yeux le scintillement du désir ?

Jouant alors le tout pour le tout, je n'hésitais plus :

« Vous avez devant vous le panorama le plus beau de la ville. C'est vraiment l'essentiel. Pour découvrir les beautés de Paris, il faudrait une bonne semaine. »

Je pris ses deux mains dans les miennes et, aussi en-jôleur que possible, je me lançai :

« Excusez mon audace, s'il vous plaît, mais j'ai une meilleure proposition à vous faire. Pourquoi ne ferions-nous pas plus ample connaissance avant de poursuivre ? Je ne connais même pas votre prénom. Où logez-vous à Paris ? »

Elle laissa un blanc de plusieurs secondes, détournant le regard vers un lointain indéfini. Elle contempla le ciel, le sol, tourna la tête à droite, à gauche, puis, sans lâcher mes mains, me fixant d'un air décidé, déclara d'une voix riieuse, presque complice :

« Mon français n'est pas très bon, mais je crois que je vous ai compris... Eh bien... pourquoi pas ? Je suis d'accord. Je suis descendu au Méridien de la Porte Maillot. Je m'appelle Magda, j'ai vingt-cinq ans et je suis styliste. Mais je vous signale que je dois reprendre mon avion ce soir pour Düsseldorf. »

Dans le trajet qui nous mena à son hôtel, nous restâmes silencieux. Chacun de nous devait songer déjà à ce qui allait suivre. La hardiesse de mon invité m'avait

étonné moi-même, autant d'ailleurs que cet acquiescement que je n'avais osé espérer. La vie était belle.

Ce fut une après-midi d'enfer. Nous savions que le temps nous était compté. Dévêtue, elle me parut encore plus attirante. Seins superbes, jambes ravissantes. J'étais au meilleur de ma forme. De son côté, Magda se révéla tout le contraire de la jeune femme réservée dont elle m'avait donné d'abord l'apparence. La gazelle se révéla une lionne. Nos épidermes s'accordèrent dès le départ et nous explosâmes à plusieurs reprises.

Elle conserva cependant assez de lucidité pour me rappeler, au crépuscule, l'heure de son départ. Et ce fut dans ma vaillante chignole que je la raccompagnai à l'aéroport.

A Roissy, la chère Magda n'avait toujours pour bagage, avec son sac, que son grand carton Givenchy. Avant de prendre congé, ma curiosité l'emporta :

« Mais que diable, transportez-vous donc dans ce carton ? »

Un sourire malicieux éclaira son visage :

« C'est un hommage à la haute couture de votre pays. »

Et d'ajouter dans un petit gloussement :

« C'est ma robe de mariée. La noce a lieu après-demain. »

Je ne pus réprimer une réaction de stupéfaction. Tous deux, à l'unisson, nous éclatâmes de rire. Je compris que nous ne nous reverrions sans doute jamais.

J'avais cinq ans

«L'innocence est quelque chose de très érotique.»

Armistead Maupin

Sophie, violoncelliste

J'ai aujourd'hui un mari, deux enfants et, proche de la cinquantaine, une certaine réputation dans le monde musical. Tout va bien. Des aventures amoureuses, j'en ai eu quelques-unes au cours de mon existence. Drôles ou peu banales, jamais vraiment fabuleuses. Mais curieusement, celle qui, dans ma mémoire, est restée indélébile, remonte à l'époque où je devais avoir 5 ans, 5 ans et demi tout au plus.

J'allais à l'école maternelle Saint-Victor, à Paris. Je me souviens qu'on me félicitait souvent pour mes jolies robes, mes cheveux blonds bouclés, mon allure de petite fille modèle, mon goût pour la musique : « Que cette enfant est douée, charmante, mignonne, etc. »

Dans ma classe, il y avait un petit garçon qui me tournait toujours autour. Il ne me lâchait pas. Cela ne me gênait nullement. J'ai complètement oublié son

nom, et serais incapable aujourd'hui de le décrire. Un jour cependant, il s'enhardit à commettre quelque chose qui est restée inscrite en moi, inoubliable.

Pendant les récréations, je me livrais habituellement à mon jeu favori, monter sur le toboggan et me laisser glisser ensuite avec de petits cris d'effroi et d'euphorie. Puis je recommençais et recommençais.

Un matin, j'étais presque parvenue en haut de l'échelle quand mon petit garde du corps vint s'accrocher à l'échelon inférieur, juste sous moi. Obéissant sans doute à je ne sais quelle pulsion, il fit glisser soudain son index le long de la rainure de ma petite culotte, entre chair et tissu. Je restai immobile, comme pétrifiée, envahie brusquement par une sorte de béatitude. A la volupté qui m'emplissait se mêlait le sentiment confus qu'il y avait là une infraction, la transgression d'un territoire interdit. Et puis la cloche a sonné la fin de la récré et je suis sortie de mon extase.

Cet épisode a constitué pour moi une pierre de touche, à la fois sublime et coupable, de ma découverte de l'érotisme. J'ai compris plus tard, sans le secours du docteur Freud, qu'il s'était produit là un moment clé de mon éveil à la sexualité.

« Je ne respire plus depuis que tu es parti »

« Personne n'enseigne à supporter la solitude. »
Friedrich Nietzsche

Alain, photographe

Elle s'appelait Marie. J'ai encore sa photo. Elle était ghanéenne. Mais c'est au Togo voisin que je l'ai rencontrée.

Depuis un an et demi je traînais en Afrique. Après des études de physique-chimie à Angers, j'avais fui une probable carrière de petit notable de province et abandonné un job de pigiste scientifique dans la presse régionale.

Je m'étais autodéclaré photographe parce que j'aimais ça. Je commençai par explorer d'abord le Maroc. Ma bourse était plate. Mais je m'étais débrouillé pour poursuivre mon voyage en Afrique noire, circulant et logeant à l'économie.

A Lomé, j'avais réussi à échanger un beau tirage photo rescapé d'une expo collective au Mali contre un petit appartement en ville dont le proprio, un ex-

pat de mon âge, m'avait laissé l'usage pendant qu'il s'absentait quinze jours.

Je n'avais pas touché une fille depuis longtemps. Ce n'était pas si facile en Afrique où le rituel du « cadeau-cadeau » s'imposait, surtout si on était blanc, donc supposé riche.

Fauché mais ne doutant de rien avec mon appart à la clé, j'étais allé dans le bar mal famé le plus chic du coin. Interpellé par d'accortes jeunes filles, j'avais expliqué que de l'argent, je n'en avais guère mais que je savais faire pas mal de choses, des photos, des traductions, écrire, etc.

A peine avais-je prononcé le mot « écrire » que Marie m'interrompit :

« Ça m'intéresse. »

Ce qu'elle voulait de moi, c'était que je lui écrive des lettres d'amour destinées aux légionnaires français qu'elle avait connus au cours de sa brève carrière de prostituée. Elle n'avait que vingt-et-un ans mais « travaillait » depuis plusieurs années. Son objectif : se faire épouser par l'un de ses anciens amants rentré en France.

Elle était grassouillette, musclée et gaie, une petite tignasse crépue lui arrondissait encore le visage. Ce n'était pas trop mon genre. Mais j'avais une longue continence à satisfaire. En la serrant dans mes bras sur le mototaxi qui nous conduisit chez moi, j'étais déjà échauffé. Je devinais un corps ferme, des seins plantureux dont le téton saillait dès que je l'effleurais.

Notre rencontre dura huit jours et huit nuits. Au début ce ne fut pas torride. Marie disposait en effet d'une petite provision d'« herbes à rêver », et fumer

des joints nous engourdisait quelque peu. Puis, l'herbe épuisée, nous nous prîmes au jeu. L'essentiel de notre temps fut consacré dès lors à copuler, boire, dormir de bonnes siestes et recommencer. On se croyait crevés, vidés et, miracle, ça repartait.

Aussi prostituée qu'elle fût, elle n'était pas encore blasée, elle adorait faire l'amour en toutes circonstances, dans toutes les positions. Lécher, se faire lécher, se faire pénétrer par tous les orifices, parler, crier, supporter la fessée. Elle n'était pas excisée et c'était un bonheur que de la sentir se laisser couler sans frein.

Nous vécûmes une semaine folle.

Jusqu'au moment où il fallut que je respecte le contrat : écrire ces fameuses lettres d'amour adressées aux beaux soldats pour obtenir que l'un d'eux, par chance, consentît à la faire venir en France avec si possible mariage à l'horizon. A ses yeux, les pays européens étaient tous des paradis quasi inatteignables.

Devant ma page blanche, je n'étais pas vraiment inspiré :

« Aide-moi un peu, lui demandai-je. Il était comment ton militaire ? »

Elle me donna alors le déclic qui me permit de commencer toutes ses missives :

« Dis-lui que je ne respire plus depuis qu'il est parti. »

Six ans d'attente

« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. »

Lamartine

Jean-Jacques, professeur de philosophie

C'est dans le meilleur lycée de Dijon que l'on m'avait nommé prof de philo, après avoir décroché l'agrégation. La ville était agréable, pas trop rock and roll mais, après Paris, son côté calme, provincial, ne me déplaisait point.

J'avais une bonne classe, pas très nombreuse, et les discussions avec mes élèves, 17/18 ans, étaient le plus souvent animées. Ils déversaient tous leurs problèmes, les inquiétudes qui les agitaient, et je m'efforçais d'y répondre en faisant appel aux auteurs du programme, les éclairant parfois de mes propres réflexions.

Comme eux, j'avais un énorme appétit de vivre. S'y ajoutait une forte curiosité de découvrir le vaste monde.

J'avais remarqué, installée au premier rang, une fille vive et spontanée, sortant de l'ordinaire. Elle

n'hésitait jamais à poser des questions souvent très pertinentes. Elle s'appelait Marie-Laure. Avec l'insolence tranquille de la jeunesse, elle ne me quittait pas des yeux, qu'elle avait fort beaux. Quand nos regards se croisaient, je m'efforçais de ne rien montrer de mon trouble. Mais elle avait fini par hanter mes rêves.

Je crois que si j'avais tenté d'aller jusqu'au bout de ce jeu de séduction, elle aurait cédé. Mais une éducation plutôt stricte et des principes éthiques puisés chez Kant m'interdisaient un comportement de ce genre.

À la fin de l'année scolaire, dès l'annonce des résultats du baccalauréat, tous s'étaient dispersés. Marie Laure, brillamment reçue, avait disparu je ne sais où et moi, me mettant en congé d'études, je m'étais lancé peu après dans une longue bourlingue à travers l'Asie, l'Extrême-Orient, jusqu'au bout de la Chine et de la Mongolie. Je découvris des populations inconnues, vécus toutes sortes de péripéties. Je réalisai un rêve de gosse.

À Bangkok, j'avais rencontré une journaliste parisienne, Catherine, assez culottée. Elle avait entrepris d'écrire un grand reportage sur les chemins de la drogue dans ce qu'on désignait alors le « Triangle d'or », à la limite de trois frontières. Nous nous entendîmes parfaitement, au point de décider de faire un bout de chemin ensemble, sans que ce fût le grand amour. Cela dura tout de même deux ans, avant que nous nous séparions amicalement en rentrant à Paris.

Dans le bouquin qu'elle publia quelques mois plus tard, elle avait consacré au détour d'un chapitre, une

digression de deux pages à mon propos. Petit cadeau d'adieu ? Elle y décrivait de façon sympathique ce prof de philo apparu sur sa route. Commentaires élogieux, doux à mon égo.

Le hasard de la promotion éditoriale la conduisit à aller présenter son livre dans la plus grande librairie de Dijon. Le même hasard avait fait que Marie-Laure, mon ancienne élève, fût là. Elle acheta le livre, me reconnut sans difficulté dans le portrait flatteur de Catherine et s'empressa d'obtenir mes coordonnées en interrogeant l'éditeur, qui la renvoya sur l'auteur. Bref, un soir, elle m'appela de Dijon. Trois mots à peine :

« C'est Marie-Laure... »

En dépit du temps passé, je reconnus sa voix sans hésiter. Surmontant mon émotion, je pus articuler :

« Venez tout de suite. Je vous attends. »

Elle me rejoignit dès le lendemain à Paris. L'adolescente s'était muée en une belle jeune femme de 23 ans, toujours avide de tout connaître. Elle terminait des études de lettres et d'histoire pour entrer à l'Ecole des Chartes.

Nous avions faim l'un de l'autre. L'impatience qu'elle avait à assouvir des fantasmes réprimés depuis le lycée était égale à la mienne. Ce fut grandiose. Il nous avait fallu six ans d'attente.